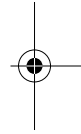
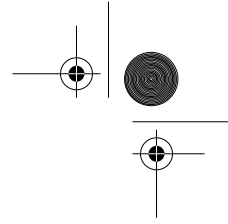


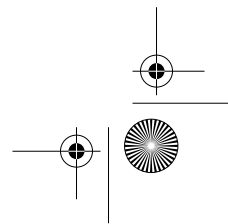
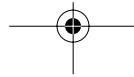
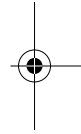
« Le 14 Août 2005 j'ai porté un coup à ma mère, c'était naturellement involontaire, moi-même je ne le ferais jamais, le plus terrible c'est que dans le bref instant qui précéda je venais de l'admirer, elle était en maillot de bain, j'étais assise en face d'elle, j'admirai la sûreté de son instinct de vie, moi-même je n'étais pas en maillot de bain, je n'y avais pas pensé, alors que ma mère, dès qu'elle avait aperçu la chaleur effroyable monter aux fenêtres, avait répondu au danger, ma mère ne perd jamais une vie de vue alors que moi l'une après l'autre je suis toujours à les perdre, le maillot n'avait pas bougé, tu vois pensait ma mère, voyais-je, on ne doit jamais rien jeter, ce maillot je l'ai depuis trente ans, elle ne va plus se baigner depuis que sa peau n'est plus sa peau, nous ne l'avions pas vu depuis dix ans, il est d'une pièce, à larges bandes diagonales, j'étais émue par le maillot, par le retour du maillot, par les retrouvailles du maillot chatoyant avec le corps désormais bicolore de ma mère, dont la peau blêmie est maintenant peinte de larges taches ocre de dimensions et de formes variables "c'est beau" me disais-je, j'ai noté la date de l'apparition inattendue de ma mère-au-maillot sur mon carnet, les pieds nus larges pansés de sparadrap transparent bien à plat

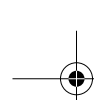




sur le plancher, j'étais éblouie. L'ampleur de l'effet *mère-au-maillot* tient à la fois à l'événement, – pour elle satisfaction de voir son principe *ne-rien-jeter* trouver une parfaite application, pour moi me voir revoir ma mère en maillot de bain ce à quoi j'avais renoncé depuis quelques années pour toujours, songeais-je en la regardant de la tête aux pieds, de face, de dos – et aussi, je le pressens, à une vaste zone qui s'étend derrière l'événement. Une zone que je n'avais pas le temps d'explorer, étant toute à cet instant. Évidemment j'ai des sensations de souvenirs antiques j'ai des silhouettes d'antan, mais ça ne m'intéresse pas, me dis-je

j'avais le regard occupé à photographier mentalement son visage désiré, le visage de son anniversaire, je voulais graver dans je ne sais quelle cire immortelle les traits de ma bien-aimée à l'heure de ses quatre-vingt-quinze ans, encore un de ces efforts qui tendent toutes mes forces levées au-devant de la mort qui vient à nos frontières, j'étais toute à cette tentative secrète de vol d'une image prise sur ma mère en maillot, je souhaitais qu'elle n'en sache rien, je souhaitais absorber sa figure, cette musculeuse pulsion de proie qui fait son nid en moi couvait la forme de ce visage en transformation, je regardais le maillot puis le visage, *ce* visage n'est pas son visage, c'est un visage qui lui échappe, qui la singe, elle n'en est pas avertie, il y a un visage qui la précède, lui fait des propositions, va et vient nerveusement, semble toujours sur le point d'avouer, quoi, encore une de ces pensées triomphalement incongrues peut-être, des plis

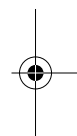


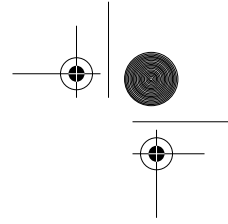


d'éclats de rire se ramassent autour de ces lèvres, comme les rideaux des deux côtés de la bouche d'où va jaillir la vérité, je pourrais passer des heures à contempler ce manège, et cependant au milieu de cette animation fébrile qui lui donne un charme inattendu, les deux yeux ronds d'un brun humide réfléchissent fidèlement, calmement, une sorte de parole parlée par le regard de ma mère, un profond et chaste résumé d'amour. Au fond de ces yeux il y a de l'astre liquide, une source qu'aucune saute d'humeur ou caprice intempestif n'altère jamais. Je regardais le visage puis le maillot. Et tous ces mouvements, ce mouvementement de ma mère est dans un maillot aux fibres élastiques.

Maman change si vite, me dis-je, cette mobilité est comparable à celle de l'enfant de cinq ans, je sais bien que cette passion prédatrice me tient moi-même captive, je veux prendre et je suis prise du besoin de prendre, c'est une frénésie qui me ravage, il est épuisant de vouloir retenir ce qui passe, je suis hantée par un appareil photo mental, moi qui de ma vie n'ai pris une photo. La photographie ai-je toujours pensé c'est l'ennemi, le mien précisément, l'adversaire, on ne peut pas prendre des photos et écrire, me dis-je

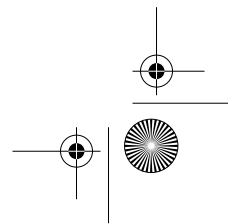
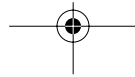
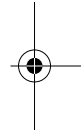
À peine pensé-je cela que mon ami me dira tout le contraire, il y a de l'écrire dans le photographier dit-il, mais je n'ai jamais pu même essayer, dans l'idée de prendre une photographie techniquement tout m'effraie, l'idée de "prendre" alors que selon moi l'appareil coupe, d'une photo, le flux infini de l'imprenable, alors qu'écrire

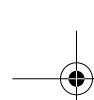




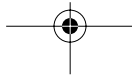
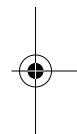
ne prend rien du tout, écrire rêve de ne pas arrêter ce qui est en train de se perdre, rien de plus impuissant et désespéré, donc rien de plus fidèle aux infidélités de la vie me dis-je, nous qui écrivons me disais-je, en essayant de ne pas perdre le fil du visage de ma mère qui n'arrêtait pas une seconde de parler, ce qui augmentait incalculablement la vitesse des changements d'expression, nous nous efforçons par des docilités inouïes de recevoir, sur des surfaces intimes que tendent, comme des toiles d'araignée, nos cœurs (car nous avons plusieurs cœurs tendus au-devant de la vie, au moins trois cœurs-oreilles, trois organes tympaniques, attentifs aux échos des Vies, quand ce n'est pas tout le corps qui fait cœur), les innombrables palpitations, hésitations, ces torsions de pensée, ces remous dans l'humeur, cette versatilité du climat intérieur qui faisait passer ma mère du reproche à l'assentiment et vice versa en dix secondes, comme si elle était tout le temps plusieurs déesses simultanées.

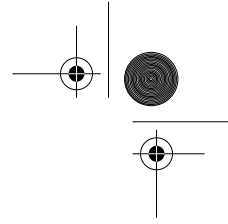
Parfois je sortais de la pièce, j'allais dans la cuisine faire du thé, pendant cette interruption je reposais ma machine à écrire intérieure, j'attendais la bouilloire et je me représentais vite ma mère telle que je venais de la voir, je me la récitais, je pouvais alors m'étonner de sa diminution rapide, elle perd de la densité physique chaque semaine, mais elle gagne en flamme psychique, on doit imaginer une bougie qui fondrait non pas en descendant le long d'une mèche mais en consommant lentement sa périphérie. Puis je retournais tremper la





plume que je suis dans la salle de séjour. Je la voyais alors de nouveau, et je notais avec tristesse mais joyeusement cette chose si bouleversante : j'ouvre la porte du "séjour" comme nous disons, et ma mère est là. En couleurs. Alors que le contraire pourra se produire, me disais-je. Tout cela, qui tisse la trame de ma vie, et lui donne une consistance dramatique, alors qu'en apparence je ne fais rien que monter descendre m'asseoir me frayer des sentiers dans des forêts de feuilles, en réalité je vis sur les pentes d'un volcan pendant le jour, la nuit je parcours les antres de la terre, je fais des milliers de kilomètres, il m'arrive de me retrouver dans une des cavernes de Platon sans que je l'aie prévu ou espéré, je ne suis donc jamais équipée comme il le faudrait je porte des vêtements légers, alors qu'il fait très froid dans ces halles où l'on devrait être protégé, je frissonne, je tremble et aussi je rencontre tant de personnes anciennes que je n'ai pas vues depuis des éternités, surtout celles avec lesquelles j'ai été fâchée qu'elles se fussent fâchées avec moi, et toutes ces vieilles histoires montrent à cette occasion à quel point nos intrigues sur la terre sont dérisoires et boursouflées. Moi ce qui m'intéresse c'est la vie au-delà de la vie, je devrais dire les différentes vies qui entourent celle que nous appelons Vie d'ordinaire et qui est la vie commune, chronométrable, déclarée aux impôts, à la police, et à l'état civil. Je dis ces vies. Elles ne sont certes pas séparées les unes des autres. Elles s'adjoignent, se touchent, se contaminent, se propagent, se continuent





Que je m'adonne, méthodiquement et passionnément, à l'étude de la vie de ces vies de la vie, je ne peux le dire qu'à toi, dis-je, au Téléphone. Je parle beaucoup au Téléphone pensais-je, en préparant vite un plateau sur lequel je disposai des macarons pour ma mère. Là, je commettais sans doute une erreur : elle va refuser les macarons, me dis-je, cela ne m'empêche pas d'essayer. Sinon, d'avance, je ne lui proposerais jamais de macarons. Ni de pain. Ni de rien. Donc je disposai des macarons que peut-être, une fois, elle ne refuserait pas.

Voilà une singularité : mon amour pour le Téléphone est égal en intensité et en ténacité à mon antipathie pour l'appareil photo. C'est que le Téléphone c'est toi. L'appareil photo c'est une prothèse, c'est une pince optique, un harpon oculaire, un prolongement avide de moi

Il m'arrive de te téléphoner mentalement pendant que je suis assise avec ma mère.

"Pas de macarons !" Ma mère – économe. À quoi bon perdre une seconde pour remplumer une phrase ? Moi je perds beaucoup de temps. Elle obéit rigoureusement aux lois de la conservation d'énergie. "Macarons ? Non !"

Cependant moi aussi je fais deux choses à la fois : je te téléphone mentalement. Je te fais part de cette scène, appelée : "Pas de macarons !" "Dis à ta mère que je suis contre l'idée de recevoir des macarons, moi aussi", distu. Plus tard, dans une autre scène je découvrirai le funèbre secret du mot *macaron*, et je me demanderai, mais en vain, si ma mère en était informée, et comment,

